

PARAIT
TOUS
LES JEUDIS

LES ROMANS CINEMA

45'
L'ÉPISEDE
COMPLET

LA MAISON DE LA HAINE

GRAND ROMAN
CINÉMATOGRAPHIQUE
ADAPTÉ PAR

GUY DE TERAMOND



PREMIER ÉPISEDE

LE VAUTOUR ET LA COLOMBE

Collection "In Extenso"

L'ouvrage illustré de 4 fr. 50 pour 1 franc. France par la poste
1 fr. 15

- | | | | |
|---------------------|---------------------------------|-----------------------|-------------------------------|
| 1. Jean Barthelemy | La Disgrâce | 21. Al. de Pons | Mares |
| 2. Edouard Rod | Le Sillon | 22. Guy de Maupassant | Les Châliés |
| 3. J. B. Sarrailh | L'Amour Tenace | 23. Alce Harcourt | Daniel |
| 4. Louis Buisson | Elizabeth Casanova | 24. Roger Aude | Amour Eternel |
| 5. Paul Adam | Les Cœurs Nouveaux | 25. G. de Selve | Le Joli Fils d'Aïe |
| 6. M. Bernier | L'Amour Mené | 26. Willy | Mais C'est un Froid |
| 7. H. Buisson | Les Amis au Poire | 27. P. Faut | Les Deux Rivaux |
| 8. C. Lemaire | La Fie des Bénédictins | 28. Marcel Vautier | Monsi du Cameroun |
| 9. Jean Dauterive | Détresse | 29. G. de Selve | Le Geste |
| 10. Ch. La Galle | La Peste | 30. R. Mercier | Vieilles Gentes |
| 11. G. Sarrailh | En exil | 31. Camille Mar | Amour romantique |
| 12. Jean | Les Revenants | 32. Marcel Proust | La Parade d'Amour |
| 13. L. de Selve | La Prisonnière des Téniers | 33. Jean Lantier | L'Art de rompre |
| 14. Marcel Proust | Monsi d'Amour | 34. Charles Faut | Monsi d'Amour |
| 15. G. Lemaire | Le Mari | 35. Michel Carlier | Amour au Fiancé |
| 16. H. de Selve | L'Amour romantique | 36. Charles Lemaire | Roses Manes |
| 17. G. Lemaire | Amis | 37. René Vautier | Le Héros des Mers |
| 18. Marcel Proust | Le Cœur dans les Téniers | 38. La Flandre | Le Fiancé |
| 19. Jean Dauterive | Deux les Orangers | 39. Guy de Maupassant | Le Bonnet noir |
| 20. Jean Barthelemy | Deux | 40. René La Galle | Paroche |
| 21. Jean Barthelemy | La Geste | 41. Daniel Rich | Les Plaisirs romantiques |
| 22. Jean Barthelemy | Une Ténier | 42. Jean Barthelemy | Le Mari modeste |
| 23. Jean Barthelemy | La Justice des Hommes | 43. Jean Barthelemy | Le Chemin de l'Amour |
| 24. Jean Barthelemy | Le Bonnet | 44. Jean Barthelemy | Les Noces |
| 25. Ed. Buisson | La Ville d'Amour | 45. Jean Lantier | La Corde d'Amour |
| 26. Ch. H. Hird | La plus petite maison de France | 46. René Vautier | Des Héros et des Bêtes |
| 27. Marcel Proust | Amis | 47. René Vautier | Un Drame et des Mœurs |
| 28. Paul Adam | Paroche | 48. G. de Selve | Contes romantiques |
| 29. Jean Dauterive | Deux Femmes | 49. René Vautier | Jeunes |
| 30. Jean Barthelemy | L'Histoire d'un Homme | 50. Marcel Proust | Mlle X. vous salue |
| 31. Jean Barthelemy | Le Journal d'un Mari | 51. Marcel Proust | La Bachelier |
| 32. Jean Barthelemy | A l'Amour | 52. Marcel Proust | La Bachelier |
| 33. Jean Barthelemy | La Disgrâce de Dames | 53. René Vautier | Les Châliés |
| 34. Jean Barthelemy | L'Amour Poète | 54. René Vautier | L'Exemple |
| 35. Jean Barthelemy | L'Engagement d'Amour | 55. René Vautier | Ténier d'Amour |
| 36. Jean Barthelemy | Singulier | 56. René Vautier | Après |
| 37. Jean Barthelemy | La Bataille Galant | 57. René Vautier | Pamiers exil |
| 38. Jean Barthelemy | Un Amant de Cœur | 58. René Vautier | La Bataille d'un Épée |
| 39. Jean Barthelemy | Les Séparations | 59. René Vautier | L'Amour romantique |
| 40. Jean Barthelemy | L'Enfant Perdu | 60. René Vautier | Pamiers exil |
| 41. Jean Barthelemy | L'Amour aux Champs | 61. René Vautier | Conchitane |
| 42. Jean Barthelemy | Ténier et Pénier | 62. René Vautier | Les Lénier exil |
| 43. Jean Barthelemy | Le Capitaine Gai | 63. René Vautier | Les Menquilles |
| 44. Jean Barthelemy | Les Trois Rivaux | 64. René Vautier | Entre la Peste et le Français |
| 45. Jean Barthelemy | Mais Amis | 65. René Vautier | Les Dames Lys |
| 46. Jean Barthelemy | L'Amour romantique | 66. René Vautier | Confession d'une fille de |
| 47. Jean Barthelemy | Les Amants romantiques | 67. René Vautier | triste son |
| 48. Jean Barthelemy | Le Ténier d'Amour | 68. René Vautier | La Châliés vide |
| 49. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 69. René Vautier | La Peste |
| 50. Jean Barthelemy | L'Engagement d'Amour | 70. René Vautier | La Petite Fiancée au mariage |
| 51. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 71. René Vautier | Un Second Amour |
| 52. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 72. René Vautier | La Bachelier en Pénier |
| 53. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 73. René Vautier | Les Châliés |
| 54. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 74. René Vautier | Amis exil |
| 55. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 75. René Vautier | Baron, Sir Hamahab-Sar |
| 56. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 76. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 57. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 77. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 58. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 78. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 59. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 79. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 60. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 80. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 61. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 81. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 62. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 82. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 63. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 83. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 64. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 84. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 65. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 85. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 66. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 86. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 67. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 87. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 68. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 88. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 69. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 89. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 70. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 90. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 71. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 91. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 72. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 92. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 73. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 93. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 74. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 94. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 75. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 95. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 76. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 96. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 77. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 97. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 78. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 98. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 79. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 99. René Vautier | La Petite Fiancée |
| 80. Jean Barthelemy | La Petite Fiancée | 100. René Vautier | La Petite Fiancée |

NOUVELLE SÉRIE

AVEC ILLUSTRATIONS EN COULEURS

159. EDMOND JALOUX — L'agonie de l'Amour.

LA MAISON DE LA HAINE

ROMAN CINÉMA ADAPTÉ PAR GUY DE TÉRAMOND

ILLUSTRÉ PAR LES FILMS PATHE FRÈRES

Premier épisode : **LE VAUTOUR ET LA COLOMBE**

I

L'USINE WALDON

L'usine Waldon, célèbre dans le monde entier pour sa fabrication d'armes, était située dans les environs de New-York, non loin des rives escarpées de l'Hudson.

Fondée, au commencement du siècle dernier, par Enoch Waldon, modeste forgeron de Brooklyn, elle n'avait point cessé, sous son impulsion, de grandir et de se développer.

Ses successeurs avaient hérité la ténacité, l'activité et l'intelligence de leur aïeul. Maintenant, l'usine Waldon fournissait d'engins de guerre les nations de tout l'univers, et son nom, sur chacun d'eux, était un brevet de solidité, de justesse et de perfection.

Peu à peu, elle était devenue une véritable petite ville, avec ses ateliers immenses, ses forges, ses aciéries, ses halls de chaudronnerie, de laminage, de mar-



Guy de Téramond

teaux-pilons, fournaies souterraines, cratères vomissant du feu, constructions gigantesques, titaniques, au-dessus desquelles de hautes cheminées crachaient, sans arrêt, des flots de fumée, dans des bouquets d'étincelles, se dressant vers le ciel, comme pour le narguer de l'œuvre infernale des hommes.

Non loin, au milieu d'un parc magnifique, et sur une élévation qui lui permettait de la dominer tout entière, Eric Waldon, son fils, avait fait construire un château. Rien ne lui avait paru symboliser mieux la puissance orgueilleuse de sa firme que le style moyenâgeux. Des tours épaisses flanquaient cette demeure seigneuriale; ses murailles étaient découpées de créneaux et de machicoulis et percées de meurtrières, et une haute terrasse l'entourait d'une ceinture ininterrompue.

Au pied des fondations massives qui

avaient épuisé toute une carrière de pierre, la fantaisie d'un autre Waldon avait érigé la statue en marbre de tous ceux qui avaient successivement dirigé l'usine et contribué à sa prospérité.

Le maître était maintenant Winthrop Waldon.

Il eût été difficile de voir un visage plus énergique que celui de ce vieillard. Ses cheveux blancs, ses regards d'acier, son nez aquilin, jusqu'à sa haute stature et la carrure de ses épaules lui donnaient une physionomie d'homme habitué à commander.

Il dirigeait l'usine avec un autoritarisme absolu, et sa volonté était inflexible.

Si, philanthrope à ses heures, il avait organisé pour ses ouvriers des dispensaires, des hôpitaux et des crèches, il entendait que tout marchât militairement autour de lui et pût sous la discipline de fer qu'il avait imposée.

Personne n'eût jamais osé discuter un ordre parti du magnifique cabinet de travail qu'il s'était fait installer au premier étage du château, au milieu de boiserie anciennes qu'il avait récoltées, à prix d'or, dans toute l'Europe, de vieux meubles gothiques, des plus merveilleuses tapisseries réunies avec un goût d'amateur très sûr et une joie de collectionneur qui lui faisait oublier, un instant, les préoccupations de l'heure.

Au milieu de cette splendeur, il avait conservé toutefois la modeste table de bois qui ornait le bureau d'Enoch Waldon, le créateur de l'usine, l'ancêtre inoubliable, le premier de cette race puissante d'industriels qui fournissaient les peuples du monde entier.

Et, quand il s'y asseyait, pour y travailler quelquefois jusqu'à l'aube, il était satisfait de lui-même.

L'usine Waldon, entre ses mains, n'avait pas dégénéré.

Or, ce soir-là, comme il descendait l'escalier de marbre du château, il s'arrêta dans le hall et dit à son maître d'hôtel qui s'avancait vers lui :

— John, puisque tous les membres de ma famille sont arrivés, prévenez-les individuellement que je les attends, dans une heure, au salon...

Et comme celui-ci s'éloignait déjà, il le rappela :

— Savez-vous où est ma fille ?

— J'ai vu, tout à l'heure, miss Pearl entrer dans la serre, monsieur.

— C'est bien.

Et mettant les mains derrière son dos d'un geste qui lui était familier, Winthrop Waldon s'en fut à sa recherche.

Pearl était, en effet, ainsi que l'avait dit le vieux serviteur, venue quelques instants plus tôt dans la serre, où le caprice du millionnaire avait réuni les plus belles plantes exotiques que produit la flore tropicale et où, après les repas, il aimait aller se reposer, un cigare aux lèvres.

Il était impossible de rêver une créature plus charmante que cette jeune fille.

Mince, grande et souple, elle avait une grâce étrange, un charme irrésistible. Ses cheveux blonds et bouclés semblaient un halo d'or mis par la nature autour de son visage adorablement fin, aux traits harmonieux, qu'éclairaient deux grands yeux de cette couleur indécise dont on n'eût pas pu dire si c'était un coin de ciel bien reflétant la mer verte, ou l'émeraude de l'Océan atténuée par l'azur de l'horizon.

Elle tenait entre ses mains sa colombe favorite qu'elle caressait tendrement quand, soudain, par la porte demeurée ouverte, bondit un lévrier roux qui partageait également son affection.

Pour lui témoigner sa joie de la revoir, il se jeta sur elle et d'une façon si brutale que, surprise par le choc, Pearl ouvrit instinctivement les doigts, laissant l'oiseau s'envoler.

— Villain ! s'écria-t-elle en repoussant le chien qui sautait joyeusement autour d'elle... tu vois ce que tu as fait ?...

Dans un coin de la serre, il y avait le premier canon fondu par l'usine Waldon et qui, depuis, était conservé précieusement, comme un souvenir de famille.

Ce fut là qu'affolée par les aboiements du chien qui la poursuivait, la bestiole vint s'engouffrer.

Pearl la rattrapa doucement et, l'appuyant contre ses lèvres :

— Pauvre petite, murmura-t-elle, tu devrais savoir qu'un canon n'est pas un perchoir !...

Et songeuse, elle soupira :

— Dire que ce sont les Waldon qui fabriquent ces engins de mort qui font pleurer tant de mères et entretiennent dans l'univers la haine des peuples entre eux, en leur permettant de satisfaire leurs ambitions !...

Et, quittant la serre, elle arriva bien-

On devinait, derrière ses bâtiments enchevêtrés, une activité prodigieuse ponctuée par le halètement sourd des machines, les coups redoublés des marteaux-pilons, les sifflements étouffés de l'acier en fusion.

Alors, ayant contemplé quelques instants en silence ce travail cyclopéen dont il était l'âme, Winthorp Waldon reprit :

— Sais-tu, mon enfant, que les membres de notre famille appelés par



LA MAISON DE LA HAINE.

(Dess. par Paul Tardieu.)

tôt sur la terrasse. Ce fut là qu'elle rencontra son père, qui venait au-devant d'elle.

— Père, s'écria-t-elle, croyez-vous qu'il est méchant, ce Bobby ? Il s'amuse à faire peur à ma pauvre petite colombe !...

Mais, sans paraître l'entendre, M. Waldon l'interrompit d'un geste soucieux :

— Trêve d'enfantillages, ma chère petite, lui dit-il d'un ton grave, et écoute-moi...

De la terrasse, on apercevait l'usine fumante.

moi sont arrivés?... Ton oncle Ezra... ta cousine Naomi... ton cousin Haynes... J'ai désiré les voir, car si j'ai seul la direction de cette maison, ils y sont pourtant intéressés et je leur dois compte de mes actes...

Pearl regarda son père avec étonnement.

Que voulait-il dire ? Jusqu'à présent, elle avait été tenue en dehors de tout ce qui se passait à l'usine. Jamais même son père ne lui en avait parlé.

— Le moment, d'ailleurs, continua

M. Waldon, est venu de penser un peu au lendemain... Je vieillirai... l'heure sonnera vite où un autre devra, par la loi humaine elle-même, prendre ma place...

— Père ! murmura-t-elle, tout attristée, avec un geste de dénégation.

— Laisse-moi achever, Pearl... Il ne faut pas faire, dans la vie, de sensiblerie inutile, mais envisager avec calme l'avenir qui ne nous appartient pas... Je n'ai certes pas envie de mourir, mais ce n'est point dans la limite des choses impossibles que je m'en aille plus tôt que tu ne penses... C'est pourquoi j'ai réuni un conseil de famille pour décider qui sera mon successeur dans le cas où je viendrais à disparaître...

Il s'était approché de sa fille et caressait affectueusement la mousse d'or de ses cheveux.

Et, tout à coup, sa voix se fit plus douce :

— Tu es ma seule héritière... c'est donc toi qui devrais me succéder dans la direction de l'usine...

— Moi, père ? s'écria la jeune fille.

— Toi !...

Il bocha la tête en regardant cette créature si fine, si blonde, si jolie, qui paraissait une de ces fleurs rares faites seulement pour la joie des yeux et si grêles sur leur tige que le souffle de la moindre brise semble suffire à les briser, et reprit lentement :

— Mais il importe que je tienne compte des traditions de notre famille... Une femme n'a jamais dirigé la maison Waldon... Il faut que ce soit un homme, et l'un des nôtres...

Il s'arrêta, contempla de nouveau l'usine crachant ses feux dans le crépuscule, qui l'estompait déjà de son ombre grise.

Puis, soudain, s'arrachant à ce spectacle dont il ne se lassait jamais, il se retourna vers Pearl et, sur un ton qui n'admettait aucune réplique :

— Viens dans une heure me rejoindre au salon, dit-il, je te ferai connaître ce que j'ai décidé !...

Et, sans attendre de réponse, laissant la jeune fille troublée de ce qu'elle venait d'entendre, il reprit sa marche sur la

terrasse, l'air préoccupé et songeant à l'avenir...

II

UN SINGULIER MESSAGE

Tandis que Winthrop Waldon parlait ainsi avec sa fille, une scène étrange se déroulait dans son cabinet de travail.

A peine s'était-il éloigné qu'une forme sombre se glissait avec précaution le long des murs et, ouvrant la porte, pénétrait dans la pièce.

En l'examinant de près, on eût reconnu avec étonnement que c'était une homme revêtu d'une longue cagoule noire qui, lui descendant jusqu'aux pieds, l'enveloppait tout entier. Deux trous, percés dans le capuchon baissé sur son visage, lui permettaient d'y voir et les manches, arrêtées à la hauteur du poignet, laissaient passer des mains qu'une sorte de tic crispait nerveusement de temps en temps.

Qui était-il ? D'où venait-il ? Comment avait-il pu arriver jusque-là sans avoir été aperçu ?

Il était certain qu'il devait connaître parfaitement les autres du château, car c'était sans la moindre hésitation qu'il s'était dirigé tout droit vers le cabinet de travail de M. Waldon.

Cependant, avant de refermer la porte derrière lui, il tourna la tête pour s'assurer, une dernière fois, d'un coup d'œil rapide, qu'il n'était point suivi. Puis, étant entré, il regarda un instant autour de lui, comme heureux de se trouver dans un décor familier et, s'étant avancé d'un pas résolu vers la table, s'assit sur le fauteuil au haut dossier en bois sculpté qu'avait quitté Winthrop Waldon quelques minutes plus tôt et demeura songeur.

Tout à coup, se réveillant de sa rêverie, il étendit la main vers le porte-plume qu'en s'en allant celui-ci avait laissé sur la table, à côté de l'encrier.

Mais son esprit était-il préoccupé par la pensée qu'il continuait à suivre ou son regard errant machinalement sur les murs

avait-il rencontré quelque objet qui l'y intéressait, il posa les doigts dans l'encrier.

Il s'aperçut aussitôt de sa maladresse, les essuya rapidement à sa cagoule et prit le porte-plume.

Il atteignit ensuite une feuille de papier dans le classer, réfléchit de nouveau un instant et commença à écrire.

Malà, tout à coup, il s'arrêta. Un éclair fulgura dans ses yeux. Il venait d'apercevoir devant lui un cadre de bois doré qui contenait la photographie de Winthrop Waldon.

Il s'en empara avec un geste de rage, le contempla quelques secondes puis, avec un ricane ment sourd, le brisa sur la table.

Alors il griffonna quelques lignes sur la feuille de papier qu'il avait préparée, la relut d'un air satisfait, l'enferma dans une enveloppe sur laquelle il écrivit un nom, glissa celle-ci sous sa cagoule et, s'étant levé, sortit aussi mystérieusement qu'il était entré.

Assis dans un coin du hall, John attendait que son maître revint pour lui apprendre qu'il avait aussitôt exécuté ses ordres.

Depuis plus de trente ans, il était au service de M. Waldon. Il avait toute sa confiance et n'eût été un penchant trop prononcé pour le whisky qui troublait fâcheusement quelquefois la bonne harmonie de son service, il eût été le modèle de ces vieux serviteurs que l'on se transmet, dans les familles, de génération en génération.

Comme son maître tardait, John, pour tuer le temps, tira de la poche de sa livrée un petit flacon qui ne le quittait jamais et s'étant rendu compte que personne ne pouvait le voir, l'ayant débouché, le renifla un instant en connaisseur et s'apprêta à le porter à ses lèvres.

Soudain, il tressaillit, et ce qu'il vit le glaça d'épouvante au point qu'il lâcha le précieux flacon qui alla rouler sur le tapis à quelques pas plus loin.



(Photo Film Path Freres.)

M. WALDON TROUVE DANS SON LABORATOIRE SA FILLE CAURANT AVEC HARVEY GERSHAM.

En face de lui, une tenture qui masquait une petite porte dérobée venait de s'écarter doucement.

Une main était apparue.

Cette main tenait une lettre qu'elle laissa tomber dans le plateau d'argent ciselé qui se trouvait sur le petit guéridon placé devant le fauteuil.

Puis les doigts se refermèrent lentement, à l'exception de l'index tendu qui, d'un geste impératif, la désigna au major-dome.

Dans la pénombre qui avait déjà envahi le hall, la cagoule noire d'où cette main sortait se confondait avec le rideau : elle semblait ainsi n'être attachée à aucun corps.

C'est plus que n'en pouvait supporter le vieux domestique.

Quand la main eut disparu, un sursaut d'énergie lui rendit l'usage de ses jambes, qui menaçaient de se dérober sous lui et, affolé par cette vision, bouleversé par cette étrange apparition, il se sauva, du plus vite qu'il put, à la recherche de son maître.

Celui-ci avait quitté la terrasse et était descendu dans le jardin.

L'hiver venait et les derniers chrysanthèmes achevaient de mourir. Leur chevelure ébouriffée, blonde comme les premiers rayons du soleil de mars, rouge comme un giclement de sang ou blanche comme un voile de mariée, se fanait, aux premières gelées, pendant lamentablement comme des oripeaux de carnaval un lendemain de fête.

— Voilà encore un automne qui passe ! murmura mélancoliquement M. Waldon.

Mais, du plus loin qu'il l'apercevait, John lui criait d'une voix éperdue :

— Monsieur ! Ah ! monsieur !

Il se retournait, vit la pâleur de son maître d'hôtel, ses yeux hagards, le tremblement de tous ses membres :

— Ah ça, John, s'exclama-t-il, qu'y a-t-il ?

— Monsieur, balbutia l'autre... c'est une main qui a apporté une lettre...

— Une main ?... Quelle main ?

— Oui, monsieur, une main... une main sans bras... une main sans corps... qui est apparue tout à coup et a déposé

une enveloppe dans le petit plateau de l'entrée...

— Qu'est-ce que vous me racontez ?

Il s'interrompit, enveloppa son domestique d'un regard scrutateur :

— John, interrogea-t-il d'un ton rude, est-ce que vous ne vous seriez pas encore enivré ?...

— Oh ! monsieur ! protesta celui-ci... si j'étais ivre, ce seraient les deux mains que j'aurais aperçues !... mais cette main je jure que je l'ai vue !... oui, bel et bien vue... et comme je vois Monsieur... et la preuve, c'est que Monsieur trouvera dans le plateau la lettre qu'elle y a déposée !...

— Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas apportée ?

John leva les bras au ciel d'une voix étranglée encore de terreur :

— Oh ! monsieur, la lettre d'un revenant !... je n'aurais jamais osé y toucher !...

M. Waldon haussa les épaules.

— Imbécile !... Allons, suivez-moi, nous allons éclaircir cette mystérieuse affaire !...

Et, moins troublé que piqué de curiosité, il reprit le chemin du château, d'un pas tranquille, accompagné par John, qui, tout tremblant, demeurait derrière son maître à une distance aussi prudente que respectueuse.

Cependant, la première chose que l'industriel aperçut en pénétrant dans le hall fut le facon que, dans son épouvante, le maître d'hôtel avait oublié de ramasser.

Il le prit, le sentit et, regardant sévèrement le vieux domestique :

— C'est à vous, cela ?

Et comme l'autre baissait la tête, sans répondre :

— J'étais bien certain que vous étiez ivre !... John, l'amour immodéré de l'alcool conduit aux pires catastrophes... vous avez eu une hallucination... c'est le premier pas vers le *delirium tremens* et le cabanon !

— Oh ! protesta John, que Monsieur vole plutôt... là... dans le plateau... la lettre y est !...

— C'est vrai ! concéda M. Waldon, ne



(Photo Film Photo Press.)

M. WALDON REUNIT UN CONSEIL DE FAMILLE

pouvant réprimer un mouvement de surprise.

Mais si le domestique n'avait point menti, cela n'infirmerait cependant en rien son opinion. Il était trop sceptique pour admettre un instant la possibilité de l'apparition de cette main, mais il n'en existait pas moins un fait certain, c'est que la lettre était là, dans la coupe d'argent !

— Alors, gronda-t-il, allez chercher un torchon pour essuyer le damné whisky que vous avez répandu sur le tapis !

L'autre ne se le fit point répéter. Il s'empressa de disparaître, tandis que M. Waldon prenait la lettre.

Alors, avec étonnement, il lut les deux lignes qui étaient tracées sur l'enveloppe :

M. WINTHROP WALDON
le présent... bientôt le passé...

Que signifiait cette étrange suscription ?

Il retourna l'enveloppe plusieurs fois dans ses doigts, intrigué. L'écriture lui était inconnue. Il froça les sourcils. De quelle mystification était-il victime ? Qui se permettait de se moquer ainsi de lui ?

Alors, d'une main nerveuse, il la décrocheta, déplia la feuille de papier et la lut rapidement.

Voici ce qu'elle contenait :

« Winthrop Waldon,

« Il est temps que vous cédiez votre place à celui qui a le droit de jouir de l'immense puissance que vous détenez à ses dépens, à celui qui vous hait comme vous le haïssez.

« Vous devez disparaître, et c'est lui qui vous succédera... »

III

LE PASSAGE SECRET

M. Waldon relut plusieurs fois l'énigmatique message et demeura songeur, quelques instants, comme perdu dans un abîme de réflexions.

De qui pouvaient parvenir les menaces que renfermait cette lettre? Que voulait dire son mystérieux correspondant? Quel ennemi ignoré surgissait ainsi en face de lui? C'était en vain qu'il cherchait dans son esprit à mettre une signature au bas de cette extraordinaire lettre.

Et, soudain, une lueur se fit dans la nuit sombre au milieu de laquelle il se débattait.

— Lui! murmura-t-il avec épouvante!... serait-ce lui?...

Mais aussitôt son visage se rassérêna un peu.

Il passa la main sur son front, où déjà avait perlé une goutte de sueur froide, comme pour en chasser un obsédant cauchemar.

— Non, reprit-il, c'est impossible... qu'allais-je imaginer là?

Et haussant les épaules, il ajouta à haute voix comme pour se rassurer :

— Allons! c'est encore quelque mauvaise plaisanterie!... On veut s'amuser à me faire peur... ne donnons point à son auteur la satisfaction d'y avoir réussi!...

Et, ayant remis la lettre dans son portefeuille, il quitta le hall.

Mais la tranquillité qu'il affectait vis-à-vis de lui-même était plus superficielle que réelle.

En entrant dans son cabinet de travail il ne put s'empêcher de jeter un regard inquiet autour de lui, l'esprit hanté d'un trouble secret qu'il ne parvenait point à maîtriser.

Et, soudain, comme il approchait de sa table, il tressaillit profondément, le cœur serré d'une insurmontable angoisse.

Il venait d'apercevoir les morceaux épars du cadre qui contenait sa photographie. Qui donc en son absence avait pénétré chez lui? Qui s'était permis d'en-

trer dans cette pièce? N'y était-il donc plus en sûreté?

M. Waldon n'était point superstitieux. Néanmoins, la vue du cadre brisé le glaça d'effroi. N'était-ce point un sinistre présage de vendetta?

Il y avait, il ne pouvait plus en douter maintenant, quelqu'un dans son entourage qui lui en voulait mortellement.

Mais qui? Il se savait bien mal par les membres de sa famille, qui ne lui pardonnaient point d'avoir la direction de l'usine qu'ils convoitaient tous... ils n'eussent pourtant pas osé à lui, le chef, le maître, adresser de pareilles menaces... ils le désertaient du fond de leur âme, sous leur apparente soumission, mais ils le craignaient et le respectaient...

Qui, alors?... l'ignorance où il se trouvait le troublait davantage encore... l'ennemi caché est celui qui est le plus à redouter...

En tout cas, il était nécessaire de ne négliger, dès à présent, aucune précaution.

Il s'assit à son bureau, ouvrit un tiroir, en tira un revolver.

Puis, s'étant levé, il se dirigea vers le mur du fond de la pièce.

Il déplaça un fauteuil au haut dossier en bois sculpté qui y était appuyé, puis détacha le petit canon d'or, symbole de la firme de l'usine Waldon, qui se trouvait à sa chaîne de montre. Un instant, du doigt, il tâta le long de la boiserie, puis, ayant rencontré la serrure qui y était habilement dissimulée, y introduisit le petit canon en guise de clé.

Aussitôt un panneau de la muraille glissa sur ses rainures, démasquant un passage assez large pour qu'un homme s'y introduisît.

M. Waldon s'assura qu'il était bien seul dans son cabinet de travail et s'engagea dans l'ouverture béante, qu'il referma soigneusement derrière lui.

Un escalier tournant enroulait devant ses pas son étroite volute. Il le descendit rapidement, s'éclairant avec une lampe de poche minuscule, traversa plusieurs caves en s'orientant sans difficulté.

Après avoir marché quelques minutes ainsi, il se trouva devant une porte.

Il chercha le long du chambranle un bouton, qu'il pressa. Elle s'ouvrit immédiatement, l'aveuglant d'un flot de lumière.

La plaque de marbre du piédestal de la statue d'Enoch, le glorieux fondateur de l'usine, avait tourné sur elle-même et M. Waldon se trouvait au pied de la terrasse du château.

C'était un passage souterrain qui lui

ouvrier congédié ou un contremaître mécontent... et qui aura cru s'intimider par cette ridicule lettre anonyme !... Il ne s'agit pas de s'alarmer inutilement, mais d'ouvrir l'œil... Quand l'auteur de ces menaces verra que je n'ai pas peur, il me laissera tranquille !...

Mais, sans doute, M. Waldon eût-il été moins rassuré s'il avait vu qu'après avoir



(Photo Film Paoli Eclair.)

M. WALDON DÉSIGNA HAYNES POUR ÊTRE SON FUTUR GROOM.

permettait d'en sortir en secret, sans être vu de personne.

M. Waldon referma la porte, l'âme plus tranquille, et reprit le chemin qu'il avait déjà parcouru, remonta l'escalier en colimaçon, franchit de nouveau le panneau de la muraille et se retrouva dans son cabinet de travail.

Alors, ayant replacé le fauteuil gothique devant la muraille, il s'assit à sa table, remit son revolver dans le tiroir où il l'avait pris et, la tête dans ses mains, se mit à réfléchir.

— J'ai évidemment un ennemi ici, songea-t-il... peut-être tout simplement un

déposé la lettre dans le plateau, sur la table, l'homme à la casaque avait regagné son cabinet de travail, ouvert le petit panneau du passage souterrain et disparu par le chemin que l'industriel croyait être le seul à connaître.

Soudain, le maître de la maison se leva. Une idée venait de surgir dans son esprit troublé.

— On ne saurait montrer trop de prudence, songea-t-il... je vais aller voir Gresham et lui demander ce qu'il en pense... C'est une personne de bon conseil...

Au premier étage du château, mais dans une autre aile que son cabinet de travail,

M. Waldon avait installé un laboratoire, dont il avait donné la direction à Harvey Gresham.

Savant et travailleur acharné, celui-ci jouissait de toute sa confiance et il était le seul peut-être dans l'usine que M. Waldon traitât plus en ami qu'en employé.

Le chimiste, qui dépassait à peine la trentaine, était d'ailleurs particulièrement sympathique.

Il était impossible de ne pas se sentir attiré tout de suite par sa physionomie ouverte et énergique, la régularité de ses traits, ses grands yeux noirs qui regardaient en face, la distinction de ses manières et la force même que l'on devinait dans son corps bien découpé.

C'était aussi un silencieux qui sortait rarement de son laboratoire et ne mettait jamais personne autre que M. Waldon au courant de ses travaux.

Mais, si réservé qu'il se montrât, semblant apporter une certaine coquetterie à ne pas être remarqué, il faut bien croire que ses rares qualités n'étaient point passées inaperçues pour tout le monde, car elles lui avaient valu l'amitié de Pearl et la jeune fille ne manquait jamais une occasion de la lui témoigner.

Après avoir quitté son père, elle était descendue au jardin et avait cueilli quelques-uns de ces chrysanthèmes parmi ceux qui avaient survécu aux premières gelées.

Puis, montant au laboratoire, elle avait frappé à la porte.

— Entrez ! cria une voix à l'intérieur...

— Je vous dérange, monsieur Gresham ? demanda-t-elle gracieusement.

Le chimiste, qui avait déjà froncé les sourcils à l'arrivée d'un importun, se dérida instantanément et abandonnant l'éprouvette qu'il tenait entre ses doigts gantés, s'avança vers elle avec un large sourire qui découvrait ses belles dents blanches.

— Mais pas du tout mademoiselle !... Au contraire ! Mais à quoi dois-je le plaisir de votre aimable visite ?...

Elle lui tendit la main d'un geste amical.

— J'ai pensé, monsieur Gresham, que les fleurs que je vous avais apportées l'autre jour devaient être fanées, alors je vous en ai cueilli de nouvelles.

— Comme c'est gentil d'avoir pensé à

moi ! s'écria Harvey, plus ému de cette attention qu'il ne voulait le laisser paraître... Votre joli bouquet de l'autre soir est fané, en effet, mais je n'aurais jamais eu le courage de m'en séparer !...

— Alors, vous me permettez de le changer ?...

Et, sans attendre sa réponse, elle alla vers la grande table, surchargée de flacons, de mortiers et d'alambics, qui tenait tout le milieu de la pièce, prit le vase, où quelques chrysanthèmes décolorés achevaient de mourir, changea l'eau et les remplaça par ceux qu'elle apportait.

Harvey Gresham n'avait pas quitté du regard l'adorable silhouette de la jeune fille, dont les cheveux étaient si blonds qu'elle semblait marcher au milieu d'un halo d'or, et la taille si souple qu'elle paraissait un de ces jolis minces que plie doucement la petite brise du soir, le long des étangs.

Comme elle était jolie ! Comme elle était gracieuse ! Le jeune homme ne pouvait point rassasier ses yeux de cette délicieuse vision qui venait mettre dans son laboratoire sévère un rayon de gaieté et de beauté.

— Là, dit Pearl, voilà qui est fait !... dans quelques jours, je reviendrai les changer de nouveau... si toutefois, ajouta-t-elle en riant, il en reste encore !...

Il allait lui exprimer sa reconnaissance, lui murmurer combien il était touché de la délicatesse de son attention, mais il n'en eut pas le temps.

La porte du laboratoire s'était ouverte et M. Waldon apparaissait sur le seuil.

— Bonjour, Harvey, fit-il de sa voix rude. J'ai quelque chose à vous dire, mon ami !

Et, se tournant vers sa fille :

— Ma chère enfant, continua-t-il, j'ai besoin que tu me laisses un moment avec M. Gresham... il faut que je lui parle...

Il tira sa montre et y jeta les yeux :

— D'ailleurs, il est l'heure de descendre au salon... vas-y retrouver ton oncle et tes cousins, ma petite Pearl... Je vous rejoins dans un instant...

Demeuré seul avec le chimiste, M. Waldon le mit rapidement au courant de l'étrange menace qu'il venait de recevoir.

— Qu'en pensez-vous, Harvey ? lui demanda-t-il.



(Photo Film Pathé Frères.)

PEARL WALDON ET GRESHAM DÉCOUVRENT
M. WALDON ASSASSINÉ.

Celui-ci avait suivi des yeux la jeune fille, jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière la porte, comme s'il eût voulu les imprégner de la vue de la ravissante créature.

La question de son interlocuteur l'arracha brusquement à sa contemplation et le replongea dans la réalité.

— Ma foi, monsieur, répondit-il évasivement, je ne sais trop quoi vous conseiller... cette histoire ne me paraît pas bien sérieuse et je ne lui donnerais pas, quant à moi, plus d'importance qu'elle ne mérite...

— C'est assez mon avis, répartit M. Waldon, sans remarquer que le chimiste ne l'avait que distraitemment écouté... Je ne saurais néanmoins me dispenser de prendre quelques précautions... Il faut montrer à l'individu qui a écrit cette lettre stupide que je suis sur mes gardes... Mon cher Harvey, ajouta-t-il, vous irez jusqu'à

l'usine... vous ramèneriez avec vous une douzaine de gardiens... vous les placerez en surveillance autour du château...

— J'y vais immédiatement, monsieur, fit le jeune homme, en retirant son tablier...

— Et vous viendrez, n'est-ce pas, me prévenir quand ils seront à leur poste?... Quant à moi, ajouta-t-il, je vais toujours en attendant téléphoner à New-York qu'on m'envoie un détective pour faire une petite enquête et tâcher de découvrir le mauvais plaisant qui s'est amusé à faire si peur à mon pauvre John !...

IV

UN CONSEIL DE FAMILLE

Sur l'ordre de M. Waldon, John avait rangé cinq sièges autour d'une table, dans un des magnifiques salons qui tenaient tout le rez-de-chaussée du château, séparés par d'harmonieuses colonnades et meublés avec ce luxe, ce goût et cette élégance raffinée que le riche industriel semblait avoir pris à cœur de mettre dans les moindres détails.

Ce fut là que se rendit Pearl en quittant son père, un peu désappointée que sa conversation avec Harvey Gresham eût été si brusquement interrompue.

Mais sa nature riieuse avait vite repris le dessus, car s'apercevant, en pénétrant dans le salon, qu'elle était seule encore, elle s'avança vers la table, salua cérémonieusement les fauteuils qui attendaient les membres du conseil de famille et murmura :

— Messieurs de la cour, je suis à votre disposition...

Presque aussitôt M. Waldon entra, suivi de ses hôtes.

Son frère Ezra, d'une stature aussi forte que son aîné, avait une physionomie plus aimable et moins autoritaire. Son visage s'éclaira d'un sourire quand il vit sa nièce et il s'avança vers elle les bras ouverts.

Il s'était toujours montré affectueux pour elle ; aussi, lui rendant son baiser, celle-ci lui dit-elle d'une voix câline :

— Vous savez que je vous aime beaucoup, oncle Ezra !

Haynes s'approcha d'elle à son tour, posant ses lèvres sur sa main d'un air réservé, tandis que Naomi, raide et glaciale, l'embrassait sur le front, du bout des lèvres.

Les deux cousines ne se ressemblaient guère.

Autant l'une était vive, riieuse, débordant de gaieté et de jeunesse, autant l'autre était compassée, revêche et fermée. Grande et belle femme, les traits fins et réguliers, les cheveux très bruns soigneusement tressés en bandeaux, élégamment habillée dans un tailleur de nuance sévère, elle semblait austère et rigide.

Pourquoi tant de froideur ? Pourquoi ne montrait-elle aussi insensible à tout le charme et à toute la grâce de sa cousine ? Pourquoi avait-elle ce regard mauvais qu'atténuait prudemment les cils de ses grands yeux sombres ?

Était-elle jalouse de Pearl, plus jolie, plus riche, plus choyée qu'elle ? Affectait-elle simplement une praderie qui dissimulait ses secrètes pensées et ne laissait jamais rien deviner de ses véritables sentiments ?

Haynes, son cousin, avec son visage ingrat et ses yeux sournois, n'était guère sympathique non plus. Ses froncements de sourcils continnels, qu'il dissimulait soigneusement en face de son oncle, haï et redouté à la fois, donnaient à son visage une expression désagréable de dureté et la crispation bizarre qui agitait ses mains témoignait d'une perpétuelle nervosité...

Cependant, s'étant avancé vers la table, Winthrop Waldon avait fait signe à ses hôtes d'y prendre place.

Chaque année, il les réunissait ainsi pour les mettre au courant des affaires de l'usine, leur demander, pour la forme, leur approbation ; mais c'était la première fois que Pearl était appelée à prendre part à ce conseil de famille.

Il la mit à sa gauche et lui désigna son cousin Haynes comme voisin. Il pria ensuite Naomi de s'asseoir à sa droite, tandis que, d'un air bon garçon, sans attendre son invitation, Ezra s'emparait du dernier siège.

Alors, ils demeurèrent silencieux, attendant patiemment que le chef de la famille prit la parole et leur apprît ce qu'il avait à leur dire.

Au fond d'eux-mêmes, ils avaient tous la même pensée. Il leur était odieux à chacun de n'être que des associés et de ne point diriger en maîtres cette usine qui brassait, dans le monde entier, d'aussi considérables affaires.

En regardant à la dérobée son oncle, les yeux de Haynes devenaient plus durs encore, les lèvres de Naomi se serraient davantage et le visage d'Ezra exprimait une mauvaise humeur qu'il ne parvenait pas à dissimuler.

— Pourquoi lui et pas moi ? songeaient-ils tous dans leur for intérieur, une rage sourde au cœur, dévorés d'une jalousie que rien ne pouvait atténuer.

Mais M. Waldon s'était levé.

Il enveloppa ses hôtes d'un long regard où il y avait à la fois de l'ironie et du dédain et, tirant lentement de sa poche la lettre qu'il avait reçue, la jeta sur la table :

— On s'est livré à mon égard à une mauvaise plaisanterie, dit-il d'une voix sévère. Je désire savoir qui d'entre vous en est l'auteur ?

L'attitude de chacun des assistants témoignait qu'ils ignoraient absolument ce que signifiaient ces paroles.

— Alors, ricana M. Waldon, on a voulu m'effrayer !... n'en parlons plus... mais qu'on sache bien que je n'ai peur de personne...

Et il remit la lettre dans sa poche sans la leur lire, trop averti pour espérer qu'un mouvement de l'un d'entre eux trahirait sa culpabilité.

Il reprit :

— Mais ce n'est point pour vous entretenir de cette histoire ridicule que je vous ai convoqués ici... le motif de cette réunion est beaucoup plus sérieux...

Il s'arrêta un instant et, d'une voix où perçait une certaine émotion :

— Mes chers amis, commence-t-il, vous n'ignorez pas que Pearl atteindra demain sa majorité...

Ils s'inclinèrent tous, non sans jeter à la dérobée un regard sur la jeune fille, un



(Photo Film Pathé Frères.)

LES HABITANTS DU CHATEAU WALDON ACCOURENT AUX CHES DE PEARL.

peu gênée de se sentir ainsi l'objet de cette réunion familiale.

— Pearl étant mon unique héritière, continua Wintorp Waldon, c'est à elle que devrait, par droit, revenir la direction de notre usine, mais vous savez également que nos traditions exigent que ce soit toujours un homme qui prenne en mains nos affaires.

— Parfaitement ! ne parent s'empêcher de s'écrier en même temps Ezra et Haynes.

Ils ne doutaient, ni l'un ni l'autre, que ce serait l'un deux que désignerait leur aîné et chacun était certain que ce serait lui.

— Je me suis résolu, expliqua M. Waldon, à renoncer à mon désir légitime de voir Pearl me succéder et j'ai envisagé, dans le cas où je viendrais à disparaître, à qui cette lourde tâche devrait être confiée.

— Oh ! mon oncle, objecta la petite voix aigüe de Naomi, qui voyait lui échapper ce qu'elle convoitait si ardemment, vous n'êtes pas près de mourir ! Tout ceci n'est-il pas bien prématuré ?

— Ma chère nièce, nul d'entre nous ne sait ce que demain lui réserve et ce n'est point avancer d'une heure sa destinée que d'envisager froidement l'avenir... Comme chef de notre famille, j'ai donc un devoir à remplir et je ne puis m'y dérober... J'ai donc, continua-t-il, étudié cette grave question et voici ce que j'ai décidé...

L'attention redoubla autour de lui. On eût entendu voler une mouche dans le salon.

Alors, dans le silence, M. Waldon reprit :

— J'ai cherché à concilier deux choses... ne pas frustrer ma fille de ses droits légitimes sur l'usine, et faire en même temps diriger celle-ci par quelqu'un des nôtres... une solution s'est tout naturellement offerte à moi pour résoudre ce délicat problème : faire épouser à Pearl un Waldon...

Il se tourna vers Haynes, dont le cœur battait à se rompre depuis un instant.

— Mon cher neveu, achevait-il, c'est toi que j'ai choisi...

Cette déclaration inattendue fit sauter Ezra. Ses regards lancèrent des

éclairs. Ses joues se colorèrent vivement. Il pinça ses lèvres pour ne pas crier une injure à son frère, et ses mains s'agitèrent en une crispation hagarde.

Comment osait-on le dépouiller de ce qu'il estimait lui appartenir par droit d'aïeuses? Mais il se maltrisa et se contenta d'éponger son front où perlaient des gouttes de sueur.

Le dernier mot de cette affaire-là n'était pas dit, et le plus prudent était de dissimuler ses sentiments.

Noami, qui, derrière ses cils baissés, ne perdait aucun de ses mouvements, lui jeta un regard narquois, tandis qu'un éclair de joie illuminait le visage de Haynes.

Celui-ci allait remercier son oncle de l'avoir ainsi favorisé, mais Pearl le devança.

Toute interdite de ce qu'elle venait d'entendre, suffoquée de surprise, elle s'était levée.

Pâle, les yeux agrandis par l'émotion, une flamme singulière dans le regard, elle fixa sans trembler le maître, devant la volonté de qui tout pliait, et d'une voix assurée, lui dit :

— Pardonnez-moi, mon père, mais je ne pourrai pas accepter le fiancé que vous m'avez destiné!

Winthorp Walton ne put retenir un geste de mécontentement : était-ce sa fille qui se permettait de lui parler ainsi?

Mais, sans se troubler, elle reprit :

— Je vous supplie de me laisser m'expliquer ici une fois pour toutes... il faut que vous sachiez que je n'épouserai jamais qu'un homme que j'aimerai!

Et sans paraître voir l'expression courroucée de son père, la physionomie atterrée de Haynes, la satisfaction d'Erza devant cet incident inattendu et le sursaut silencieux de Noami, elle quitta le salon.

M. Waldon la suivit des yeux.

C'était la première fois qu'on lui résistait.

Et qui? Sa propre fille, jusque-là si soumise et si respectueuse de sa volonté! La chose était si extraordinaire qu'il ne trouvait aucune parole pour exprimer sa colère de voir son autorité méconnue devant ceux qui l'avaient respectée jusque-là.

Mais, remarquant la mine déconfite de son neveu, son visage reprit son calme

habituel, son masque d'énergie froide qui sait vaincre les plus grands obstacles.

Il alla vers lui et lui frappa amicalement sur l'épaule, en signe d'encouragement, lui dit :

— Mon cher ami : ne te laisse pas impressionner ainsi par un caprice d'enfant gâtée... toutes les jeunes filles parlent avec autant d'irréflexion!...

— Ah! mon oncle, soupira le jeune homme, votre choix m'honore et je vous en suis très reconnaissant... et je suis certain que si vous veniez à disparaître demain, ma cousine se serait un devoir de suivre votre volonté... mais comme fort heureusement vous avez devant vous de longues années d'existence encore, n'est-il pas à craindre que Pearl ne fasse choix d'un autre mari?

M. Waldon secoua la tête et d'un ton assuré :

— Ne t'inquiètes pas, Haynes... j'ai ordonné à ma fille de t'épouser, elle m'obéira!...

V

LE DÉTECTIVE HERRICK

Pendant que, dans le salon, se déroulait le conseil de famille, Harvey Gresham, selon les instructions qu'il avait reçues, avait ramené de l'usine un douzaine de gardiens armés de Winchesters et les avait placés en surveillance au pied du château, en leur recommandant de ne laisser passer personne.

Il se mettait ensuite à la recherche de M. Waldon pour l'avertir que ses ordres étaient exécutés quand, sur la terrasse, il rencontra Pearl qui sortait du salon, après avoir déclaré à son père qu'elle ne consentirait jamais à épouser l'homme qu'il lui avait choisi.

Il remarqua aussitôt ses traits altérés, la pâleur de son visage, ses yeux gonflés de larmes mal contenues.

Elle s'arrêta en l'apercevant, le regarda d'un air triste et s'avança vers lui pour lui parler.

Mais, comme si brusquement elle changeait d'idée, ou comme si elle craignait, en ouvrant la bouche, d'éclater en sanglots,

elle reprit sa marche et s'éloigna d'un pas rapide.

— Qu'a-t-elle donc ? murmura-t-il inquiet en la suivant des yeux...

Quand elle eut disparu, Harvey se dirigea vers le salon.

Au moment où il était presque à la porte, un bruit de voix arriva jusqu'à lui. Machinalement il prêta l'oreille.

— Ne t'inquiète pas, Haynes, disait M. Waldon... j'ai ordonné à Pearl de t'épouser et elle m'obéira !...

Son visage se contracta douloureusement... Ses jambes tremblèrent sous lui. Il dut s'appuyer à la muraille pour ne point tomber et mettre sa main sur son cœur pour en comprimer les mouvements trop violents.

— Hélas ! murmura-t-il.

Il comprenait maintenant le motif du chagrin de la jeune fille que, par pudeur, elle lui avait caché. M. Waldon, la sacrifiant aux intérêts de l'usine, avait décidé de la marier à son cousin qu'elle n'aimait point.

Alors, il ne se sentit plus le courage d'aller retrouver M. Waldon et montait déjà l'escalier monumental du hall qui conduisait à son laboratoire, où il pourrait s'enfermer pour donner libre cours à sa peine, quand il s'entendit appeler :

— Monsieur Gresham !

Il se retourna.

C'était Naomi qui, ayant quitté le salon après le conseil de famille, se préparait à regagner sa chambre.

Il la salua froidement et allait s'éloigner, mais l'autre l'arrêta :

— Comme vous êtes pressé, aujourd'hui, cher monsieur ! lui dit-elle en l'enveloppant d'un regard de séduction... vous ennuyez-vous donc tellement en ma compagnie que vous ne trouvez pas un petit instant pour que je vous entretienne ?

— Oh ! mademoiselle, protesta-t-il avec une politesse un peu railleuse, comment pouvez-vous penser cela ! La vérité est que je travaille beaucoup en ce moment et que je n'ai pas une minute de liberté !

Elle comprit qu'il se débattait, qu'elle



n'obtiendrait rien de lui et qu'il était inutile de chercher à le retenir plus longtemps.

— Une seule question, monsieur Gresham, voulez-vous me permettre?

Il s'inclina.

— Tout à votre disposition, mademoiselle.

Alors, elle le regarda avec une ironie malicieuse :

— Il y a une chose, monsieur, dit-elle, que je me suis souvent demandée, sans pouvoir me l'expliquer, une chose qui m'intrigue, mais vous pourrez, sans doute, me renseigner facilement !...

— Je vous écoute, mademoiselle...

Elle fit semblant d'hésiter un instant, comme si elle craignait de poser une question indiscrette, puis elle dit, en jetant un coup d'œil en dessous :

— Comment se fait-il que vous qui êtes riche, si instruit, vous travailliez ici comme un simple employé avec d'aussi modestes appointements?

Harvey pâlit et se mordit les lèvres. Pourquoi son interlocutrice parlait-elle ainsi? Que savait-elle donc sur lui? Qui l'avait instruite de ce qu'il cachait si soigneusement autour de lui?

Mais il se remit aussitôt et, affectant de rire :

— On vous a trompée, mademoiselle, répartit-il; je n'ai point la fortune que vous imaginez... et si je reste dans cette usine, c'est parce que M. Waldon m'a accordé toute sa confiance et qu'il me semble que ce serait la trahir que de l'abandonner...

Et, l'ayant salué froidement, il la quitta.

Noami le regarda s'éloigner, puis murmura en elle-même :

— Je voudrais bien connaître le motif secret de tous ces mensonges ! Quel intérêt a-t-il à dissimuler ainsi sa fortune et à se contenter d'être un employé de mon usine?...

Elle demeura songeuse un instant; puis, reprenant lentement le chemin de sa chambre avec Erza et Haynes qui l'avaient rejointe, elle ajouta :

— Il est fort bien ce Gresham !... Joli garçon, même, ce qui ne gêne rien !... Par

son intelligence et son activité, il mériterait d'être à la tête de l'usine...

Mais elle n'acheva pas sa pensée...

M. Waldon avait regagné son cabinet de travail où John venait d'introduire le détective qui arrivait de New-York.

C'était un grand jeune homme calme et froid, à l'air décidé et énergique, dont la haute stature témoignait d'une force peu commune.

Il s'inclina devant M. Waldon et se présenta d'un ton bref :

— David Herrick, private détective.

D'un geste cordial, l'industriel l'invita à s'asseoir en face de lui.

— Monsieur Herrick, lui dit-il, je vous ai appelé pour vous mettre au courant de quelque chose de singulier qui m'arrive... Je viens donc tout de suite au fait, passant rapidement sur les incidents qui se sont déroulés ici... Voici une lettre que j'ai reçue. Dites-moi franchement ce que vous en pensez...

Après l'avoir écouté, son interlocuteur prit la feuille de papier qu'il lui tendait, la lut, la relut avec attention et la lui rendant :

— C'est bien net, murmura-t-il... menaces... chantage... l'affaire est claire... Nous laisserons de côté, pour le moment, si vous le voulez bien, le côté mystérieux dont son auteur l'a entouré... Il a simplement voulu frapper l'imagination... Nous sommes du même avis là-dessus, n'est-ce pas?

— Parfaitement ! approuva M. Waldon.

— Ceci posé, reprit le détective, apprenez-moi quelles sont les personnes qui composent votre entourage et les raisons pour lesquelles il serait possible de faire porter nos soupçons sur l'une d'elles?

M. Waldon satisfait rapidement à ce désir.

Il prit, un par un, ses parents, ses employés, ses domestiques et chercha à expliquer ce qui eût pu faire comprendre de parrilles menaces de leur part.

Mais il y avait dans ces paroles un peu d'hésitation, certaines réticences, si bien que, brusquement, le détective l'interrompit :



(Photo Film Pathé Frères.)

PREMIÈRE APPARITION À PEARL WALDON DE L'HOMME À LA CAGOLE.

— Monsieur Waldon, fit-il d'un ton froid, vous ne me dites pas toute la vérité... Vous savez encore quelque chose que vous me cachez... Dans ces menaces, il y a un élément qui m'échappe... J'ai besoin de le connaître... Si vous voulez que je vous aide et que je réussisse dans la mission que vous voulez bien me confier, il importe que vous m'appreniez tout, vous entendez : absolument tout !

M. Waldon baissa la tête.

— C'est vrai, avoua-t-il... il y a autre chose... La personne que j'ai soupçonnée la première n'est en effet aucune de celles-là...

Il hésita un instant, puis, délibérément :

— Il s'agit d'un secret de famille, murmura-t-il.

Il passa son mouchoir sur son front trempé de sueur, qui témoignait du violent combat intérieur qui se livrait au fond de lui-même.

— Monsieur Herrick, ajouta-t-il d'une voix étouffée, n'insistez pas ce soir...

Revenez me voir demain matin... et je vous dirai tout, je vous le promets !...

Le détective se leva et, s'inclinant :

— A vos ordres monsieur Waldon... Je vous demande pardon, reprit-il, d'avoir évoqué dans votre esprit des souvenirs qui peuvent être douloureux... Mais cela était indispensable à mon enquête... Quoi qu'il en soit, ce que vous me direz demain ne sortira jamais de ma bouche, je vous le jure...

Et il ajouta :

— En attendant, si vous n'y voyez aucun inconvénient, je vais toujours prendre quelques mesures de sûreté.

— J'ai déjà fait placer des gardiens de l'usine sur la terrasse pour surveiller le château.

— C'est parfait !...

— Je leur renouvellerai la consigne de ne laisser passer personne sans l'arrêter... et moi-même je veillerai toute la nuit...

M. Waldon lui tendit la main en le remerciant.

Et le détective se retira tandis qu'il demeurait prostré, la tête dans ses mains, lui, l'homme énergique et fort, que rien n'avait jamais fait trembler, et il bégayait avec épouvante les mêmes paroles qu'il avait déjà prononcées en ouvrant la lettre mystérieuse :

— Lui?... Serait-ce donc lui?...

VI

L'HOMME A LA CAGOULE

Après le dîner, les membres de la famille Waldon avaient gagné chacun sa chambre. Pearl avait opposé un silence dédaigneux aux avances de son cousin Haynes ; Erna et Naomi, dissimulant avec peine leur rage sourde de voir la direction de l'usine leur échapper par ce mariage, ne tenaient aucunement à demeurer plus longtemps avec eux ; et ce n'était point M. Waldon, préoccupé par tous les incidents de la journée, qui eût recherché à les retenir autour de lui.

Avec l'aide de sa femme de chambre, Pearl avait revêtu un élégant déshabillé, puis ayant congédié la camériste, s'était assise devant sa coiffeuse, et, tout en arrangeant pour la nuit sa magnifique chevelure d'or, se mit à réfléchir mélancoliquement.

Jamais elle n'épouserait son cousin Haynes.

Non seulement elle ne l'aimait point, mais il lui faisait horreur. Elle sentait ce qu'il y avait en lui de basse ambition et ne consentirait jamais à lui permettre de la satisfaire par un mariage contre lequel tout son être se révoltait.

Était-ce donc la peine d'être si jolie et si riche pour devenir l'objet de pareilles combinaisons où, seul, son bonheur n'était point envisagé?

Une énergie indomptable la soutenait. Elle se sentait capable de résister à la volonté de son père. Elle abandonnerait, s'il le fallait, tous ses droits sur l'usine Waldon, elle accepterait même la pauvreté

mais jamais elle n'épouserait que l'homme qu'elle aimerait.

Si Erna, tout en se préparant à se coucher, se sentait le cœur ulcéré de rage contre la décision inattendue de son frère, ne pouvant comprendre pourquoi celui-ci l'avait frustré de ce qu'il estimait lui appartenir et cherchait à se consoler en songeant que rien n'était moins définitif et que l'intrigue saurait bien défaire ce qu'avait échafaudé l'injustice, Haynes était heureux et satisfait.

Son oncle le mettait au comble de ses vœux et l'avenir le plus magnifique s'ouvrait devant lui.

Il y avait bien une petite ombre à ce riant tableau. Sa cousine ne voulait pas se marier avec lui.

Mais qu'importait la volonté de la jeune fille? Il faudrait bien qu'elle obéît à son père. Après quelques jours, quelques mois peut-être de résistance, elle céderait.

Et ainsi se réaliserait le désir le plus cher de sa vie ; être le successeur de la glorieuse lignée des Waldon, le maître de l'usine qui lui donnerait une puissance supérieure à celle de bien des rois.

Quant à Naomi, après avoir soigneusement tiré les verrous de sa chambre, elle quitta son sévère tailleur pour une délicate robe de chambre de satin rose toute fanfrelachée de dentelles, largement décolletée, et, après avoir dénoué ses cheveux, s'étendit sur une chaise-longue et alluma une cigarette.

Dans sa rêverie, au milieu des volutes bleues de la fumée, passait la mâle silhouette d'Harvey Gresham. Elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour lui une singulière attirance qu'elle n'osait pas s'avouer nettement. Pourquoi avait-il compris ce que sa pudeur l'empêchait de lui montrer plus clairement?... Il lui plaisait... Il lui plaisait extraordinairement...

— Extraordinairement ! répétait-elle machinalement en fermant les yeux.

M. Waldon était trop énérvé pour songer à se rendre de si bonne heure dans sa chambre ; il regagna son cabinet de travail.

Il alla à son coffre-fort, en sortit une boîte en bois qu'il posa sur la table, en abaissa les côtés et se mit à examiner lon-

guement, silencieusement ce qu'elle contenait.

C'était un nouveau lance-grenades qu'il venait d'inventer et dont son usine fabriquait le premier modèle.

Mais sa pensée était ailleurs.

S'il aimait sincèrement Pearl, il avait toujours éprouvé contre elle un peu de rancune d'être une fille. C'était un fils qu'il lui eût fallu, un fils auquel il aurait pu transmettre l'orgueilleuse firme des Waldon que, pendant plus de trente ans, il avait consacré toute son intelligence et toute son activité à rendre plus puissante encore.

Quelle complication cette enfant n'était-elle pas venue apporter à sa vie ! Il était obligé de se chercher un successeur parmi des parents qui le détestaient, qui se détestaient entre eux, chacun haïssait l'autre et tous se jalouant et attendant sa disparition pour s'entre-déchirer et se disputer l'héritage sacré des Waldon.

Il leva la tête.

Il vit alors sur le mur, dans son large cadre d'or, le portrait de Pearl. Et elle était si jolie, si rose, si blonde, le sourire de ses grands yeux bleus avait une telle douceur que la rancune qu'il éprouvait un instant plus tôt contre elle fit place à toute sa tendresse paternelle.

— Chère petite, murmura-t-il, c'est pour ton bien que je travaille, pour que tu sois riche... heureuse...

Tout à coup, il tressaillit, prêle l'oreille.

On marchait dans le corridor.

D'un geste fébrile, il éteignit l'électricité, saisit son revolver, entr'ouvrit la porte, regarda.

C'était le chien de Pearl qui descendait paisiblement l'escalier.

— Maudite bête ! gronda-t-il entre ses dents.

Il revint s'asseoir à son bureau, chassa ses mélancoliques pensées, déplia le plan qu'il avait apporté en même temps que la boîte et s'absorba dans l'examen du lance-grenades.

Soudain, le long du haut dossier du fauteuil sur lequel il était assis, une main parut.

Elle tenait un poignard aiguilé

Elle se leva lentement, puis retomba brusquement, comme déclenchée par un ressort et la lame entra dans le dos de M. Waldon, entre les omoplates.

Il tomba foudroyé sans pousser un cri, tourna sur le bureau et s'effondra sur le tapis comme une masse.

Alors le meurtrier sortit de sa cachette et contempla un instant le cadavre :

C'était l'homme à la cagoule.

— Vengé ! ricana-t-il...

A ce moment, ses yeux se portèrent sur le mur.

Il aperçut le portrait de Pearl.

— Toi aussi, cria-t-il, en lui montrant le poing, je te hais... et tu périras comme ton père !...

Il arracha le poignard de la plaie sanglante et, dans un geste de rage, pour bien montrer les sentiments qu'il éprouvait à l'égard de l'héritière des Waldon, l'envoya à la tête, où il demeura planté.

Alors, il se dirigea vers le panneau qui communiquait avec le passage secret, l'ouvrit et disparut.

Il était temps.

Avant de rouler par terre en entraînant autour de lui le tapis de la table, le corps de M. Waldon était tombé sur le tableau électrique qui s'y trouvait, toujours à portée de la main de l'industriel.

Tous les boutons avaient été actionnés aussitôt et les sonneries avaient tinté simultanément dans tous les coins du château, réveillant tous ses bêtes en sursaut.

De tous côtés on accourait.

Pearl, qui n'était pas encore couchée, arriva la première, bientôt suivie du détective et d'Harvey Gresham qui veillait dans son laboratoire.

Elle vit le désordre de la pièce, la forme du corps étendu sous la table, souleva d'une main tremblante le tapis qui le recouvrait et poussa un cri terrible en tombant dans les bras du chimiste :

— Mon père !...

Cependant Ezra, Haynes et Noami, arrachés à leur premier sommeil ainsi qu'en témoignaient leurs vêtements hâtivement passés, arrivaient également, se demandant la cause de cette alerte, ainsi que John et la femme de chambre de service.

A leur tour, ils demeurèrent cloués de

stupeur devant le tragique spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

En Amérique, le premier détective venu a le droit de commencer une enquête en l'absence de la police régulière.

Tandis qu'Harvey Gresham s'efforçait de prodiguer ses meilleures consolations à Pearl effondrée dans un fauteuil et secouée de douloureux sanglots, Herrick interrogeait rapidement tous les assistants.

Ils s'accordèrent à répondre qu'ils ne savaient absolument rien du crime et ne pouvaient même pas lui fournir le plus vague enseignement.

Alors il alla à la fenêtre, l'ouvrit, appela d'un coup de revolver un des gardiens au guet à quelques pas plus loin et lui demanda si l'on n'avait vu personne.

L'autre revint au bout d'un instant, après avoir interrogé ses camarades :

— Personne, répondit-il, n'est ni entré ni sorti !...

— En ce cas, fit le détective, le meurtre n'a pu être commis que par quelqu'un qui se trouve en ce moment dans le château... Mesdames et messieurs, ajouta-t-il, veuillez regagner vos chambres et y demeurer jusqu'à l'arrivée de la police que je vais prévenir par téléphone...

Ils allaient obéir quand soudain Pearl eut un sursaut d'épouvante :

Elle venait d'apercevoir, sur le mur, son portrait, percé du poignard, qui y était demeuré :

— Regardez ! dit-elle d'une voix étranglée, en le désignant du doigt...

Ce n'était donc pas seulement à M. Waldon qu'en voulait l'assassin inconnu, c'était aussi à sa fille, à l'héritière de l'usine.

La preuve formelle en était là.

La pauvre enfant eût voulu demeurer dans le cabinet de travail pour pleurer et prier auprès du corps de son père, mais le détective ne le lui permit pas.

— Il faut remonter dans votre chambre comme tout le monde, Mademoiselle, lui dit-il respectueusement... je resterai à veiller auprès de M. Waldon... Nous allons le transporter dans sa chambre...

Puis, une fois seul, il se mit à réfléchir longuement, cherchant dans son esprit quelque indice qui lui permit d'orienter son enquête et regardant du côté de la

porte par laquelle ils étaient tous sortis :

— C'est certainement l'un d'eux qui a fait le coup, murmura-t-il, mais lequel?...

VII

SIGNAUX DANS LA NUIT

Rentrée dans son boudoir, Pearl se laissa tomber avec découragement sur le petit pouf bas devant sa coiffeuse qu'elle avait quittée pour accourir vers le cabinet de travail de son père.

De profonds sanglots secouaient sa poitrine et de grosses larmes tombaient de ses yeux en cascade pressée.

De quel effroyable cauchemar était-elle victime?... son père assassiné d'une façon si tragique?... cela était si brutal, si terrible, si inattendu qu'elle ne pouvait croire à son malheur et se raidissait contre cette affreuse pensée...

Elle congédia, d'un geste, sa femme de chambre et demeurée seule, donna longtemps libre cours à sa douleur.

Cependant, elle ne pouvait pas rester là toute la nuit.

Faisant un violent effort sur elle-même, elle se leva et se dirigea vers sa chambre à coucher qu'une simple portière baissée séparait du boudoir.

Mais un moment même où elle s'en approchait, celle-ci se détacha brusquement de la tringle à laquelle elle était suspendue et enveloppa la jeune fille qui, surprise par la soudaineté de l'attaque, n'eut pas seulement le temps de pousser un seul cri.

C'était l'homme à la cagoule qui, au guet depuis un moment, derrière la tenture, n'avait pas perdu un seul de ses gestes, retenant son souffle qui eût pu trahir sa présence.

La jeune fille voulut appeler. Aucun son ne sortit de sa gorge contractée.

Vainement elle essaya de se débattre, de résister, de lutter contre cet adversaire qu'elle ne voyait point.

Ils roulèrent tous deux à terre.

Dans cette position, Pearl perdait toute l'adresse et toute la souplesse qui lui eussent peut-être permis de se défendre

contre un agresseur fort et brutal. Aussi, bientôt, l'inconnu eut-il le dessus.

Repoussant la jeune fille qui s'agrippait à lui pour paralyser ses mouvements, il parvint à lui appliquer sur la tête un coup de poing si violent qu'il l'étourdit.

Dès lors, elle était en son pouvoir.

D'un tour de main, il l'enveloppa dans la tenture, la jeta sur son épaule comme un paquet, sortit de la chambre, gagna le cabinet de travail de M. Waldon, vide à présent, et s'engouffrant dans le panneau de la boiserie, disparut dans le passage secret.

Arrivé devant la statue, il fit pivoter la plaque de marbre du piédestal.

Dehors, un individu en costume de chauffeur attendait depuis quelques instants, tapis dans l'ombre.

Il avait tiré de sa poche un foulard noir et en avait caché le bas de son visage.

L'homme à la cagoule lui remit la jeune fille toujours sans connaissance, lui jeta un ordre bref puis, pendant que l'autre

s'éloignait dans la nuit avec son précieux fardeau, rentra dans sa cachette.

Cependant, Erza, Haynes et Naomi avaient, suivant les instructions du détective, regagné leurs chambres.

Tout émus qu'ils semblaient tous les trois, du drame qui venait de se dérouler, des sentiments différents agitaient chacun d'eux.

Tandis qu'Haynes, voyait avec la mort de M. Waldon crouler toutes ses espérances, Erza et Naomi pensaient, au contraire, que celle-ci leur permettait, de nouveau, tous les espoirs.

Il s'agissait maintenant, de circonvenir habilement Pearl et d'obtenir d'elle qu'elle leur abandonnât la direction de l'usine.

Cela ne leur semblait point une chose impossible et déjà, en eux-mêmes, ils cherchaient par quels arguments la convaincre.

Quant à Harvey Gresham, il était remonté dans son laboratoire. Les ordres du détective ne lui permettant point de quitter le château, il avait donc résolu de passer la nuit à travailler.



(Photo Film Pathé Frères.)

L'HOMME À LA CAGOLE VA JETER UN RIDICUL SUR PEARL WALDON ET L'EMPORTER.

Accoudé à la fenêtre, il songeait douloureusement au chagrin de Pearl.

Que n'eût-il point donné pour sécher les larmes de la délicieuse créature? La souffrance de la jeune fille lui faisait mal et il l'eût apaisée au prix de sa vie.

Soudain, il tressaillit.

Il venait d'apercevoir dans la nuit une petite lumière qui s'agitait.

Intrigué par ce manège, il éteignit l'électricité et observa avec plus d'attention.

La lumière s'élevait, s'abaissait, puis disparaissait à intervalles réguliers.

Il s'agissait évidemment d'un signal.

Alors, il résolut d'en avoir le cœur net. Il se précipita hors du laboratoire, franchit la terrasse, se dirigea en courant vers la lueur mystérieuse.

Ses pressentiments ne l'avaient point trompé.

Il vit, dans un rayon de lune, que les nuages sombres qui couraient à travers le

ciel laissaient filtrer à ce moment précis, le chauffeur déposer sur le sol sa victime pour reprendre haleine, avant de rejoindre son auto dissimulée derrière un petit bosquet d'arbres voisins.

Il n'hésita point, il se jeta sur lui. L'autre, surpris, fléchit sous le choc vigoureux du jeune homme et alla s'effondrer quelques pas plus loin.

Harvey s'élança vers Pearl. Mais ils n'eurent pas seulement le temps de pousser un cri horrifié en la reconnaissant.

Avant de refermer la plaque de la statue, l'homme à la cageole noire avait jeté un dernier regard autour de lui.

Il vit la scène, arriva derrière le chimiste sans que ce dernier l'eût entendu venir, et, bondissant sur lui, d'un swing vigoureux, l'envoya rouler sur le sol où il demeura tout étourdi.

Le chauffeur, profitant de cet incident s'était relevé vivement.

Sur un signe de son compagnon, il char-



LES DEUX COCHINES.

(D'après Film Pathe Frères.)



(Photo Film-Presse-Paris.)

AUTOUR DE LA STATUE D'ENOCH WALDON.

ges de nouveau, sans perdre une minute, la jeune fille évanouie sur ses épaules, puis, ayant rejoint sa voiture, déposa Pearl sur les coussins et se dépêcha vers la manivelle pour la tourner.

Cependant, avertie par le coup de téléphone du détective, la police avait envoyé des agents en auto.

L'un d'eux avait sauté sur sa motocyclette et avançait ses camarades.

Comme il approchait du château, il aperçut le chauffeur mettant dans l'auto son fardeau humain.

Il arrivait à temps. Il sauta de sa motocyclette, prit son revolver, courut vers lui.

— Haut les mains ! cria-t-il...

Mais, l'autre s'étant retourné, ne lui obéit pas. Il se rua, au contraire, sur l'agent pour détourner son arme et la lui arracher.

Les coups partirent et les balles se perdirent dans la nuit.

Le chauffeur était solide. Un instant plus tard, le policeman était étendu sur la route, sans connaissance.

Délivré de son adversaire, le ravisseur pouvait s'éloigner avec sa proie.

Mais, en revenant vers l'auto, il poussa un sourd juron.

Deux balles étaient allées crever le réservoir d'essence qui achevait de se vider.

Toute fuite était maintenant impossible.

Cependant le chauffeur était un homme de ressource. Il avait gardé tout son sang-froid.

Déjà il avait vu la motocyclette du policier et compris tout le parti qu'il pouvait en tirer. Saisir Pearl toujours enveloppée dans le tapis, la placer sur le guidon, s'élancer ainsi sur la route, fut l'affaire d'un instant.

Pourtant, peu à peu, Harvey Graham avait repris ses sens.

Dès qu'il fut debout, il voulut se préci-

piter au secours de la jeune fille. Mais qu'eût-il pu faire? La motocyclette était déjà loin.

A ce moment-là, heureusement, survint l'auto avec les agents. Il leur fit signe d'arrêter, les mit rapidement au courant de ce qui se passait et, tandis que l'un d'eux demeurait pour relever son camarade, les autres partirent à la poursuite de l'audacieux malfaiteur.

Ce fut une course effolée dans la nuit.

— Plus vite! criait le jeune homme éperdu...

Peu à peu, l'auto gagnait du terrain. Bientôt elle allait rejoindre la motocyclette quand ils arrivèrent à un passage à niveau.

La motocyclette franchit les rails, mais à ce moment même, les barrières de bois s'abaissèrent de chaque côté de la voie.

Un rapide arrivait à toute vitesse. Il fallut bien que l'auto s'arrêtât.

— Malédiction! gronda Gresham en crispant les poings avec rage, tout est contre nous!...

Cet incident avait permis au fuyard de gagner de l'avance. Quelques instants plus tard, il s'engageait dans un chemin de traverse qui conduisait directement à l'usine.

Mais il avait plu depuis plusieurs jours. Le sol était tout détrempé. Des

charrois avaient creusé, de chaque côté, de profondes ornières. La motocyclette, lancée à toute vitesse, fit une embardée terrible, projetant sur le tulus le chauffeur et sa victime.

Le malfaiteur se releva aussitôt, prit Pearl dans ses bras, courut vers un bâtiment qu'on apercevait non loin de là.

Il devait connaître admirablement les lieux, car il n'hésita pas, se dirigea tout droit vers une petite porte basse qui s'ouvrit sans difficulté, puis pénétra dans le hall des coulées.

A l'usine Waldon, le travail n'était jamais interrompu. Titans humains, des ouvriers déversaient jour et nuit, pour fondre des canons, de l'acier en fusion dans des moules de sable.

Obéissant aux instructions de l'homme à la cagoule, le chauffeur alla placer dans l'un de ceux-ci la jeune fille toujours évanouie.

Bientôt, comme un bolide incandescent, apparut dans la nuit, un cubilot rempli de métal, qui glissa lentement jusqu'au moule dans lequel le chauffeur avait déposé l'infortunée.

Puis l'énorme masse se mit à descendre doucement.

Dans un instant, le crime horrible allait être accompli.

Pearl Waldon était perdue...



Collection des Romans-Cinéma

== ILLUSTRÉE PAR LES FILMS CÉLÈBRES ==

Œuvres déjà parues :

PREMIÈRE SÉRIE: 0 fr. 25 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 35

Les Mystères de New-York ❖❖ (épuisé.)

Par Pierre DECOURCELLE
33 BROCHURES

Les Exploits d'Élaine ❖❖❖

Par Marc MARIO ❖❖❖
10 BROCHURES

Le Roman d'un Mousse ❖❖

Par E.-M. LAUMANN
4 BROCHURES

Le Cercle Rouge ❖❖❖❖

Par Maurice LEBLANC
12 BROCHURES

Le Masque aux Dents blanches

16 BROCHURES

DEUXIÈME SÉRIE: 0 fr. 30 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 40

❖❖ **Judex** ❖❖

Par Arthur BERNEDE
12 BROCHURES

L'Enfant de Paris ❖❖

Par E.-M. LAUMANN
5 BROCHURES

TROISIÈME SÉRIE: 0 fr. 45 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 55

Le Courrier de Washington ❖❖

Par Marcel ALLAIN ❖❖
10 BROCHURES

Mam'zelle Sans-le-Sou ❖❖

Par G. LE FAURE ❖❖
12 BROCHURES

Le Comte de Monte Cristo ❖❖

Par Alexandre DUMAS ❖❖
30 BROCHURES

La Nouvelle Mission de Judex ❖❖

Par Arthur BERNEDE ❖❖
3 BROCHURES

La Reine s'ennuie ❖❖❖❖

Par Pierre DECOURCELLE
16 BROCHURES

Tih-Minh ❖❖❖ Par G. LE FAURE et L. FEUILLADE
12 BROCHURES

La Nouvelle Aurore ❖❖ Par Gaston LEROUX
10 BROCHURES

Collection "IN EXTENSO"

NOUVELLE SÉRIE

La Collection In-Extensio à Un franc le volume, qui s'est classée, dès la première heure, au premier rang des grandes Collections de vulgarisation des œuvres maîtresses du roman contemporain, se transforme aujourd'hui.

En présence du remarquable renouveau de l'Art du Livre auquel nous assistons, désireuse de ne pas faire figure de parodie des éditions d'art, elle supprime les illustrations intercalaires, au bénéfice de la netteté, de l'harmonie typographique du texte.

Mais, soucieuse en même temps, de maintenir en étroite collaboration l'artiste et l'écrivain, *La Collection In-Extensio* s'illustrera désormais d'une planche en couleurs qui résumera, avec plus de prestige, l'esprit du livre.

Sous cet aspect nouveau, à la fois plus agréable et plus logique, elle ne manquera pas d'obtenir d'un public fidèle la faveur soutenue dont elle n'a cessé de jouir depuis ses débuts.

LES HUIT PREMIERS IN EXTENSO

DE NOTRE NOUVELLE SÉRIE

Edmond JALOUX. — **L'Agonie de l'Amour**, couverture et hors-texte de Ciolkowski.

François de NION. — **La Missionnaire**, couverture et hors-texte de Geo Ham.

Maxime FORMONT. — **L'Énergie**, couverture et hors-texte de J. Basté.

Maurice MONTÉGUT. — **La Chaîne des Dames**, couverture et hors-texte de Leroy.

Remy SAINT-MAURICE. — **L'Inutile Pêché**, couverture et hors-texte de R. Castaing.

Paul LACOUR. — **Gilberte**, couverture et hors-texte de Sat.

André BILLY. — **La Dame de l'Arc-en-Ciel**, couverture et hors-texte de Ferreira da Costa.

GYP. — **Les Amoureux**, couverture et hors-texte de Paul Chambry.

LE DEUXIÈME ÉPISODE de "LA MAISON de la HAINE"

L'ŒIL DU TIGRE

PARAITRA JEUDI PROCHAIN